

ÉGLISE. Religion populaire, religion « vécue »

Une réalité foisonnante qui a ses limites

DANS l'église de Saint-Marcof, des rubans pendaient du socle de la sainte Véronique de bois polychrome avant qu'elle ne soit noircie par une fumée accidentelle. Ils étaient accompagnés d'une feuille pliée sur laquelle avait été tracée une prière, une demande qui exprimait un besoin, pour la personne elle-même ou pour un proche.

À quelques kilomètres de là, dans l'abbatiale de Montebourg, un cahier est ouvert à proximité de la statue de Notre-Dame de l'Étoile qui tient dans ses bras l'Enfant Jésus. Les pages portent des lignes d'écritures différentes, demandant à la Vierge Mère d'intervenir pour soutenir un mari en santé délicate, pour éviter le stress à un fils qui prépare un examen, pour apaiser des tensions dans le cercle familial.

Personne ne saura quelle foi habite ces personnes, mais derrière chaque phrase, on lit à la fois l'angoisse et la confiance. On croit au Ciel, même si on ne sait pas bien ce qu'il en est. Mais ce dont on est sûr, c'est qu'il y a du lien entre ce monde-ci et ceux qui sont passés, une solidarité à expérimenter, en sollicitant celles et ceux que l'Église a désignés comme des modèles de foi. Dans le langage de l'Église, cela s'appelle « la communion des saints. »

Par l'intercession de la petite Thérèse

On est en 1922. Thérèse de l'Enfant Jésus n'est pas encore béatifiée, mais elle est vénérée. Sa recherche de la sainteté dans les actes de la vie quotidienne, en reconnaissant avec humilité ses imperfections et



→ Le Grand Sacre à Villedieu.

en s'appuyant comme un enfant sur la confiance en la miséricorde divine, l'a rendue très populaire (elle sera déclarée sainte en 1925).

Édith Piaf, à l'âge de 7 ans, perd la vue, sans amélioration possible, et la petite se résigne à rester aveugle. Mais les pensionnaires de la maison close que tient ses grands-parents à Bernay décident de l'emmener en pèlerinage à Lisieux dans le fol espoir d'une guérison. Devant la tombe de sainte Thérèse, les « filles de joie » frottent le front de l'enfant avec de la terre et prient pendant des heures, implorant la petite sainte de faire quelque chose pour leur si gentille Édith. Le miracle se produit quatre jours plus tard. Édith recouvre la vue.

La « môme Piaf » ne trahira jamais sa foi et chaque année, le jour anniversaire du retour au Ciel de Thérèse, elle est allée en grand secret prier au Carmel. Bernanos, dont la spiritualité thérésienne imprégna ses ouvrages comme le Dialogue des carmélites, reconnaissait que la petite sainte de Lisieux apportait au monde « l'un des plus pressants messages qu'il ait reçus. Le monde se meurt faute d'enfance. »

Le Cotentin a aussi ses saints

Le Cotentin, terre marquée par la présence de l'Église, a aussi « ses » saints, thaumaturges (guérisseurs on dirait aujourd'hui) comme Marcouf,

sollicité pour guérir les furoncles, saint Gilles honoré près de Saint-Lô et à Houesville, invoqué pour soulager des peurs et qui, comme sainte Véronique, cumule des dons de rubans, de linges, de photos d'enfants qui attestent la vigueur de son culte. Sainte Rita a sa place dans l'église de Grenneville, sur la commune de Crasville, et certains ont leur pèlerinage comme saint Jovin à Brix, le bienheureux Thomas Hélye à Biville.

La piété populaire s'est exprimée et s'exprime toujours sous la forme de grands rassemblements, de fêtes religieuses mêlant ferveur et traditions comme les fêtes folkloriques de la Semaine Sainte en Espagne ou, moins

exubérantes, comme le Grand Sacre à Villedieu, procession du Saint-Sacrement dans les rues de la ville, un événement qui rappelle aussi que Villedieu était une commanderie de l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, autrement dit l'Ordre de Malte, représenté à la fête par des dames et des chevaliers en coule ou en tenue militaire.

C'est essentiellement une fête eucharistique, qui attire à chaque fois par sa charge historique et culturelle une foule imposante pour la taille de Villedieu, évaluée à 10 000 personnes en 2016. On pourrait dire la même chose des fêtes de la mer à Saint-Vaast, dont le cœur est la bénédiction des bateaux et le souvenir des pêcheurs péris en mer. Ou encore des pèlerinages, aussi bien à Lourdes que dans les sanctuaires diocésains comme Vindefontaine, Biville, La Pernelle.

Le cœur de la foi, c'est le Christ ressuscité

Il y a à chaque fois un noyau sacramentel, une messe, et la

convivialité d'un peuple qui se rassemble au-delà de l'aspect purement religieux, perpétuant une tradition.

Que dit l'Église à propos de cette piété qui avait été accueillie avec froideur et suspicion dans certains milieux catholiques, à la suite de Vatican II ? La piété populaire, que Jean Delumeau, l'historien des mentalités religieuses qualifiait de « religion vécue », est reconstruite comme portant des valeurs qui répondent aux grandes interrogations de l'existence, elle « préserve le christianisme de devenir sec et abstrait. » « La foi a besoin de symboles et d'affections, a écrit le pape François, elle doit s'enlacer avec la vie vécue, elle ne peut se limiter à un exercice spirituel. » Mais elle a ses limites que le même pape a rappelées en 2013, devant les confréries à but religieux et caritatif : « que ces manifestations de piété dans les rues ne soient pas un simple acte extérieur, mais une invitation à suivre le Christ ».

Jean MARGUERITE

Info diocèse

Sur votre agenda

La paroisse Jean-XXIII de Cherbourg vous donne rendez-vous à 18 h 30 à la basilique de la Trinité pour une messe animée par des jeunes (instrumentistes et choristes) les dimanches suivants : ce soir, dimanche 12 février, dimanche 19 mars, dimanche 9 avril, dimanche 14 mai et dimanche 2 juillet. Retrouvez les informations et l'agenda du diocèse sur www.diocese50.fr

Billet spirituel

« Prends soin de lui » (Luc 10,35)

Tel est le titre du message du pape François pour la XXXI^e Journée mondiale du malade. La maladie, la souffrance, est inhérente à nos expériences de vie humaine. Le pape Jean-Paul II, quand il instaure cette journée dédiée aux malades le 11 février 1992, est lui-même touché par la maladie. Cette journée particulière nous renvoie à la parabole du Bon Samaritain et nous interpelle sur notre rapport aux blessés de la vie, aux victimes de violences, aux malades, aux personnes âgées ou handicapées. Quel regard posons-nous, quels gestes, quelle attitude bienveillante avons-nous envers ces frères et sœurs fragilisés ? La maladie nous fait elle peur ? Nous met-elle mal à l'aise au point de nous voiler la face comme le prêtre ou le levite de la parabole ? Le laissé pour

compte, la brebis blessée, nous interroge et doit venir toucher au fond de nous-même ce sentiment d'appartenance au même peuple de frères. Cela m'invite à adopter l'attitude du Samaritain et de l'aubergiste en ouvrant mon regard sur le plus fragile, en me penchant avec compassion, en hébergeant dans mon cœur, en prenant soin du frère souffrant. Cette journée ne nous invite-t-elle pas aussi à prendre soin de notre Église malade de ses membres souffrants, des isolés, abandonnés dans les déserts urbains ou ruraux ? En assemblée dominicale, ne sommes-nous pas envoyés sur les chemins de traverse pour prendre soin du frère qui attend d'être relevé ? Bonne mission à chacune, à chacun.

Père Robert MABIRE

Les cathos croient-ils en la résurrection ?

DIEU seul sonde les reins et les cœurs, mais rien n'empêche le sociologue d'interroger les humains sur leurs opinions, leurs croyances, leurs appartenances.

Ainsi, un sondage déjà ancien, datant de 2009, publié par l'hebdomadaire « Le Pèlerin », posait à un échantillon de personnes représentatives de la population française, cette question : « Qu'y a-t-il pour vous après la mort ? »

Les réponses pour l'ensemble des sondés, qu'ils croient au ciel ou qu'ils n'y croient pas. Pour 43 % d'entre eux : rien après la mort ; pour 33 %, quelque chose, mais que je ne sais pas définir ; 7 % croyaient en la réincarnation sur terre dans une autre vie ; et 10 % en la résurrection des morts auprès de Dieu.

Mais qu'en était-il chez ceux qui se reconnaissent catho-

liques ? Le sondage obtenait globalement les mêmes résultats : 33 % ne croyaient en rien après la mort, 40 % croyaient en quelque chose mais quoi ?, 7 % croyaient en la réincarnation et 13 % en la résurrection. Seuls les pratiquants réguliers répondaient croire de façon importante en la résurrection et à une vie personnelle auprès de Dieu, mais seulement un peu plus de la moitié, soit 57 %. Soit près de la moitié qui n'y croient pas. Pourtant, chaque dimanche, les membres des assemblées dominicales proclament ensemble dans le rituel de la messe croire en la résurrection, celle de Jésus, fils et Dieu lui-même, mort et ressuscité et près du père, et en celle des hommes dans la formule : Je crois à la résurrection de la chair. Or, la résurrection constitue le noyau même de la foi

chrétienne. « S'il n'y a pas de résurrection des morts, insiste saint Paul auprès de la communauté chrétienne de Corinthe, en Grèce, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi est votre foi. Alors ceux qui se sont endormis dans le Christ ont péri. Mais non, le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis. » 1 Co 15, 13-14, 18, 20.

Le Christ ressuscité

Pour les spécialistes interrogés par « Le Pèlerin », « c'est dans un sérieux déficit d'explication du christianisme » qu'il faut chercher, une absence de « catéchèse qui décrypte le